

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

166 | avril-juin 2003

Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage

Ethnologie française, 2001, 31 (4) : *Habiter la nature ?
Le camping*

Paris, Musée des Arts et Traditions populaires (diff. PUF), pp. 581-756

Gilles Tétart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18943>

DOI : 10.4000/lhomme.18943

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 305-307

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gilles Tétart, « *Ethnologie française*, 2001, 31 (4) : *Habiter la nature ? Le camping* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18943> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18943>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Ethnologie française, 2001, 31 (4) : Habiter la nature ? Le camping

Paris, Musée des Arts et Traditions populaires (diff. PUF), pp. 581-756

Gilles Tétart

- 1 CE NUMÉRO est consacré à l'étude d'une passion ordinaire qui pousse, chaque année, sept millions de Français à rompre avec le monde urbain et à « consommer de la nature ». Sont réunis des textes sur l'origine et les débuts du camping, des enquêtes ethnographiques et des analyses sur les modes contemporains de valorisation de la nature. Onze contributions en tout, offrant des vues variées sur le sujet.
- 2 La qualité maîtresse de cette livraison de la revue *Ethnologie française* est d'associer l'histoire et l'ethnologie. Outre le plaisir de voir ces deux disciplines s'éclairer mutuellement à partir d'un même fil conducteur, leur croisement contribue à donner de la profondeur à un objet d'étude « tellement commun », écrit Olivier Sirost dans son introduction, « qu'on ne le voit plus ou qu'on refuse d'y porter attention » (p. 582). Peu de chercheurs, spécialistes des loisirs, échappent en effet au préjugé selon lequel le fait de séjourner sous une tente est synonyme de vacances populaires ou, ce qui revient au même, qu'il s'agit d'un fait socialement dérisoire, partant sans intérêt. Cette ethnologie du camping a donc pour vertu de rappeler que l'attention scientifique accordée aux activités humaines ne doit pas être fonction de leur importance sociale.
- 3 De l'ensemble des études présentées ici, il ressort que le camping, associé à la magnificence de l'homme dans la nature, représente un espace de retranchement qui pose la question de la place du social humain dans un milieu où la technologie est omniprésente. En retraçant l'histoire de l'association Touring Club de France, Catherine Bertho Lavenir montre qu'en se développant sur la base d'une pédagogie du « retour à la nature », le camping constitue également, à l'aube du xx^e siècle, un projet politique porteur d'un nouvel humanisme. Dans son article sur la naissance du camping en France, Olivier Sirost souligne que les mouvements d'initiation à ce mode de vie « précaire » se font les chantres d'une sociabilité devant conduire à la naissance d'un « homme nouveau » versus l'homme dégénéré des villes. C'est un thème connu des chercheurs qui se sont intéressés aux mouvements de réappropriations de la nature :

tout en cultivant le sentiment d'un danger pathologique inhérent à la vie urbaine, les idéologies prônant la santé par le « naturel » invoquent parfois la nécessité d'une régénération de l'espèce humaine, prétendument abâtardie par la civilisation du « progrès ». Émanant du rejet de celle-ci, la vie sous la tente suscite un imaginaire du sauvage d'abord matérialisé par la forme spatiale du camp, ce qui, pour l'Occidental du XIX^e siècle finissant, n'est pas sans évoquer l'économie de la tribu primitive, ainsi que le fait remarquer André Rauch.

- 4 À cet égard, il eût été opportun de remarquer – le soin en revenait peut-être à Olivier Sirost dès l'introduction – que la logique reliant le mythe de l'homme « premier » (vivant à l'état naturel et préservé de la maladie) au modèle de la microsociété idéale a pour cadre de référence implicite le concept darwinien de sélection naturelle. Les doctrines préconisant un retour intégral à la nature ont tendance à postuler que la dynamique industrielle entraîne la perversion des caractères sociaux et qu'il n'y a pas d'harmonie sociale qui ne soit fondée en nature. Bien que le lecteur soit dûment averti que les articles de ce numéro présentent le camping sous de multiples facettes, cette perspective d'analyse pouvait cependant contribuer à l'unité problématique des différentes approches. Car, en effet, exception faite du texte d'Aude Tissandier sur les premiers campeurs en Auvergne et leurs relations avec les autochtones, tous les articles, examinant les conditions socio-historiques d'émergence du camping, se recourent au niveau de cette orientation idéologique axée sur l'analogie entre organisme biologique et corps social. Si ce n'était pas la vocation de ce recueil sur le camping de se focaliser sur ce thème, il reste intéressant – tant du point de vue historique qu'ethnologique – d'analyser le rapport des associations liées à la genèse du camping avec le darwinisme social¹.
- 5 Les contributions d'Arnaud Baubérot sur les camps de la jeunesse protestante et de Jean Griffet sur les loisirs maritimes confirment la visée médico-éducative des organisations fondatrices du camping. Leur conviction est que, placé en marge de la société, le campeur est supposé se libérer des contraintes artificielles de la vie urbaine et prendre conscience de valeurs essentielles en affrontant la dureté de la vie en pleine nature. Purifier et fortifier son corps au contact de celle-ci, c'est éprouver ce qui est socialement primordial. Sociologiquement, cette dimension ascétique de l'expérience du camping renforce le sentiment d'appartenance des individus à une société utopique dont ils inventent le code moral.
- 6 Le camping aujourd'hui peut également être vécu comme une évasion, mais une évasion parfaitement organisée qui, selon la formule de Gilles Raveneau et Olivier Sirost, revient à « mettre la ville dans la nature » (au passage, notons que de nos jours le camping « sauvage » est interdit). Qu'est-ce qui fait donc la singularité du camping ? puisqu'il n'est finalement plus qu'une extension de la société de consommation ? L'enquête de Raveneau et Sirost menée dans l'île de Noirmoutier met l'accent sur une spécificité : l'absence dans l'esprit des estivants de toute référence au monde du travail et à la hiérarchisation sociale car l'intégration à un réseau de sociabilité essentiellement fondée sur des pratiques ludiques conduit à la « fiction égalitaire d'une vie en plein air ». Tout cela participe de la recherche collective d'une rupture temporelle également produite par le décalage des repères et habitudes du quotidien. À cet égard, la contribution ethnographique de Martin de La Soudière montre que l'illusion de liberté entretenue par le camping-village est fermement soutenue par une

série de contraintes sociales, voire un certain conformisme de circonstances qui nourrit cette illusion.

- 7 Dans ce contexte, on peut dire de la nature qu'elle est un espace aménagé permettant le repliement hors de la réalité urbaine apparente ; espace où se joue, comme au théâtre, la possibilité de nouveaux rapports entre les hommes. N'est-ce pas dire aussi que la nature devient une valeur de refuge et, qu'à ce titre, elle acquiert un statut ontologique ? L'article de Bernard Kalaora sur les représentations contemporaines de la nature aurait d'autant mieux mis en valeur cet aspect s'il avait fait suite aux études ethnographiques récentes de La Soudière, de Raveneau et Sirost (on comprend mal pourquoi, dans le plan de la revue, ce texte apparaît en seconde position, précédant la série des articles sur les débuts du camping). L'auteur insiste sur le fait que, derrière la restauration du point de vue écologique et la défense des milieux naturels, il y a une manière de se prémunir contre les incertitudes liées aux mutations de la société industrielle. Dans l'esprit des acteurs sociaux, conclut Kalaora, la quête du naturel est vécue comme une « nécessité vitale » dont le sens reste à expliciter.
- 8 Enfin, l'article de Sergio Dalla Bernardina sur le *Game Fair* – grande cérémonie festive d'activités de plein air – constitue sans doute la contribution la plus stimulante pour le lecteur et la plus originale dans le traitement de la notion de nature. Cette fête moderne se déroule sur fond de célébration de la nature primitive en même temps qu'elle fait la promotion de traditions ancestrales, qui ne sont d'ailleurs pas plus ancestrales que la nature n'est authentiquement originelle. Mais peu importe, ce qui compte est que le spectateur puisse se projeter dans un monde de choses éclectiques se référant à la nature ; du tourisme extrême ou écologique aux aliments biologiques en passant par le 4x4 ou le tir à l'arc sur chevreuil en carton-pâte grandeur réelle (150 stands en tout), chacun peut s'immerger dans un univers de technologies, d'espaces sauvages et de folklores à travers lequel se profile une sorte de « mise en nature » des rapports sociaux. « Notre environnement naturel », écrit Dalla Bernardina, « est un espace domestique où mimer la sauvagerie. » Mais, dans la vision occidentale, il ne reste de celle-ci que la part édenique, plus consistante dans l'imaginaire que dans ce qui se réalise vraiment.
-

NOTES

1. Formule désuète désignant les théories sur l'extension de la notion de « sélection » aux sociétés humaines. Rappelons que ces conceptions reposaient sur la réduction et le détournement idéologiques de la théorie de Darwin. Cf. Patrick Tort, *La Pensée hiérarchique et l'évolution. I. Les complexes discursifs*, Paris, Aubier, 1983 (« Résonances »).

AUTEUR

GILLES TÉTART

Tours.